

Le conte merveilleux, "une perle de parole"

Interview de Bernadette Bricout
par Nathaël Moreau

Nathaël Moreau : À la suite du week-end que vous avez conçu et animé pour la Maison du Conte, j'ai souhaité vous rencontrer. Comment définiriez-vous le conte merveilleux ?

Bernadette Bricout : C'est un récit façonné par le temps et poli par l'usage, c'est une perle de parole. Tout ce qui était superflu ou incohérent a été élagué au fil des transmissions. Max Lüthi disait du conte merveilleux que c'est une "machine de rêve", parce que tout s'y enclenche parfaitement. Dans la vie, il arrive qu'on reçoive des objets dont on ne sait pas quoi faire, qu'on enregistre des signes mais souvent ces signes ne débouchent sur aucune révélation. Ou bien on entrevoit des chemins qui ne mènent nulle part.

Dans le conte merveilleux, on trouve des chemins dont on pressent qu'ils iront toujours quelque part. On suit une trajectoire parfaitement dessinée, un peu comme une épure. On sait que le héros, quels que soient ses handicaps à l'origine, finira par surmonter tous les obstacles qui se dressent devant lui.

N.M. : Pourquoi est-ce que l'on associe conte et merveilleux ?

B.B. : Le merveilleux au sens étymologique, c'est ce qui suscite l'étonnement, c'est ce qui nous sidère. On lie souvent le merveilleux à la présence dans le conte de motifs ou d'objets surnaturels, qui semblent venus d'un autre monde où il suffirait de formuler des désirs pour qu'ils soient exaucés.

Ainsi peut-on tisser en une nuit un tapis magique ou bâtir un château de verre, devenir un oiseau ou se rendre invisible. Mais il y a plus merveilleux encore. Dans la vie, quand vous avez un obstacle à franchir, une question à résoudre, vous allez chercher la réponse ou le moyen de franchir l'obstacle, et vous pouvez chercher longtemps. Dans le conte merveilleux, comme l'a bien montré Marie-Louise Tenèze, l'objet magique ou la réponse sont donnés au héros avant même que la question ne soit posée. Tout s'enclenche. Le conte ressemble de ce point de vue à un puzzle magnifiquement ordonné, à une mosaïque dont aucune pièce ne manquerait.

N.M. : En quoi le conte merveilleux peut-il compter dans la vie des gens du XXI^e siècle si l'on admet qu'il n'est pas aujourd'hui réservé aux enfants ?

B.B. : D'abord on peut rappeler que traditionnellement le conte merveilleux n'était pas destiné aux enfants. Les seuls contes qui aient été conçus à l'usage exclusif des enfants étaient les contes d'avertissement qui se terminent mal. Ces contes étaient destinés à mettre en garde l'enfant contre un danger possible. Un personnage adulte formule une interdiction, le héros la transgresse, il est puni. Et l'on dit à l'enfant : « Tu vois, il ne faut pas faire comme lui ». Le conte merveilleux au contraire s'adresse à toutes les générations. Quand on raconte un conte merveilleux, bien sûr les enfants l'écoutent. On a pu dire qu'ils s'étaient peu à peu appropriés des récits qui ne leur étaient pas destinés, mais les adultes, hommes ou femmes, les entendent différemment. Cette focalisation contemporaine sur l'enfance est liée en partie à des utilisations psychopédagogiques du conte. L'ouvrage de Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, qui a eu un énorme retentissement, a eu le mérite de sensibiliser des générations de parents à la nécessité de revisiter ces contes et de les raconter aux enfants. Car le conte est une parole qui fait lien. C'est peut-être le premier objet transitionnel entre l'enfant et l'adulte. Mais le conte parle aussi à l'enfant qui est en nous. Il s'adresse à l'intelligence sensible et peut nous rendre à cette espèce d'ingénuité qui est celle d'un enfant lorsqu'il découvre une histoire. Je crois que le conte merveilleux nous oblige à avoir un regard différent sur le monde et les êtres qui nous entourent. Il y a beaucoup de choses qu'aujourd'hui nous ne savons plus voir.

N.M. : Le conte serait donc une leçon de vie ?

B.B. : Un chemin de vie plutôt, ou l'esquisse d'un chemin possible. Le conte nous propose un scénario positif. Si le héros parvient à surmonter toutes les épreuves, et, qui plus est, à se construire à travers elles, moi qui rencontre aussi des difficultés dans ma vie, je vais y puiser une certitude réconfortante. Quelle que soit l'épreuve que je suis en train d'affronter, j'en sortirai plus riche, plus construit. C'est une promesse que l'on peut ressentir d'une manière intime et forte. Autre chose, qui me semble fondamentale : le conte merveilleux, dans l'univers qu'il nous fait explorer, abolit toutes les cloisons dont notre monde est hérissé. Il nous parle d'un monde où tout palpète, où la pierre est vivante puisqu'elle roule, où le ruisseau est impatient puisqu'il dévale le ravin. Quand on chemine assez longtemps en compagnie des contes merveilleux, quand on les côtoie, quand on s'y frotte, on s'aperçoit qu'on ne peut plus regarder un nuage, un ruisseau, entendre un oiseau ou le bruit de la pluie de la même façon qu'avant. Le conte nous offre une perception émerveillée du monde.

N.M. : Lors d'une table ronde que vous avez animée à la Maison du Conte, Henri Gougaud a dit qu'il ne fallait pas "autopsier" les contes, qu'il préférerait aux botanistes les jardiniers.

B.B. : C'est une distinction qu'Henri Gougaud établit volontiers entre le conteur jardinier et le chercheur botaniste, tout en soulignant par ailleurs leur caractère complémentaire. C'est du reste la même métaphore qu'utilisait Henri Pourrat quand il disait que par l'écriture on devait s'attacher à rendre verdure et vie aux contes afin de les "remettre en sève". Les botanistes privilégient le conte comme un objet d'étude. Mais eux aussi, à leur manière, sont des amoureux du jardin.

N.M. : En quoi ?

B.B. : Travailler sur un conte est une aventure fascinante, pleine de surprises.

On a là un matériau symbolique extraordinairement dense puisque des générations se le sont transmis et qu'il s'est enrichi des narrations successives. En même temps, travailler sur un conte est un espace de liberté parce qu'on s'aperçoit que le conte déborde toujours les interprétations qu'on en donne. Il est vagabond par nature.

N.M. : Dans un conte, on peut être touché par un point particulier et fonder sur lui une lecture. J'ai animé, il y a quelques jours, un atelier d'écriture à la Maison du Conte et l'on travaillait sur *La Belle et la Bête*. Une des participantes a dit que ce qui la perturbait dans ce conte, c'était que dans l'autre monde, celui de la Bête, il fallait garder le secret et que dans le monde réel la parole des femmes est tue au milieu des bavardages ou des cris. À la lumière de cette réflexion, l'histoire prenait une toute autre dimension.

B.B. : C'est vrai. Parfois on peut ne capter du conte qu'une image qui nous restera en mémoire. C'est une image ou une parole, une qualité du silence ou une certaine couleur du ciel, ou le fait qu'à l'entrée de la ville il y avait un arbre aux feuilles d'or. Le conte chemine alors en nous obscurément. Et parfois il resurgira dans nos rêves.

N.M. : Peut-on encore créer des contes au XXI^e siècle ?

B.B. : Il y a des contes d'auteur qui respectent les lois du genre, mais qui ne se réclament d'aucune tradition, et il y a les récits qui nous viennent d'une mémoire séculaire. Y a-t-il des contes contemporains dont on peut pressentir qu'ils vont connaître une transmission durable par des canaux divers, des récits qui deviendront peut-être des "classiques" de la littérature orale ? Moi, je parierais volontiers sur *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry.

Bernadette Bricout.
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ORALE

à l'Université Paris 7 - Denis Diderot.

Elle est conceptrice des Amphis 21, cycles de conférences à caractère culturel ou géopolitique qui ont lieu quatre fois par an à l'Institut d'Études Politiques de Paris et qui ont été suivis par plus de onze mille auditeurs. Elle a publié notamment "Le savoir et la saveur", "Henri Pourrat et le Trésor des contes" (Gallimard, coll. «Bibliothèque des idées»), "Le regard d'Orphée. Les mythes littéraires de l'Occident" (Seuil), "Mémoires du siècle" (Seuil). Son prochain livre, "La clé des contes", paraîtra aux éditions du Seuil en octobre 2005. Il propose une lecture sensible des grands contes de la tradition orale européenne.

N.M. : Et moi sur *Jonathan Livingstone, le goéland* ! Je voulais aussi vous demander des précisions par rapport à une phrase que j'ai extraite d'un entretien que vous aviez accordé à la revue *Nouvelles Clés* en 2004 : « Certains viennent au conte pour s'oxygéner, se nourrir, sortir d'eux-mêmes. D'autres cherchent des chemins de vie possibles, et trouvent des réponses aux questions de la construction de soi, avec l'idée qu'il doit y avoir un conte pour chaque question de la vie. Le conte apporte quelque chose de fondamental dans la compréhension et dans l'approfondissement de la relation ». Qu'est-ce qui se passe entre le conte et la personne selon vous ?

B.B. : Il y a d'abord la relation qui se noue au moment de la narration. Le conteur d'une certaine manière prête sa voix à toutes les forces du monde, quand il fait dialoguer l'homme, l'oiseau et le vent dans les arbres. Il fait corps avec l'univers. Il a un pouvoir sur le récit en train de se faire. Mais en même temps il se laisse conduire par lui. Il y a à cet égard une image très éclairante : c'est celle que donne Jeanne Demers, évoquant un conteur et son auditoire dans les montagnes du Tibet. Elle dit que, lorsque le récitant s'installe pour conter, les auditeurs se placent en cercle autour d'une aire qui restera vide et qui a été saupoudrée au préalable de farine d'orge grillée. Si la magie du conte opère, quand le conteur racontera une histoire de chevauchée fantastique, les auditeurs et le conteur finiront par apercevoir sur l'aire saupoudrée de farine d'orge grillée les traces des sabots des chevaux dont il est question dans le conte. Le conteur doit donner à l'histoire qu'il est en train de raconter la chance d'advenir comme une histoire qui le surprendra au même titre que les auditeurs. Lui aussi verra les traces des sabots des chevaux s'imprimer sur le sol. La relation qui s'instaure entre le conteur et son auditoire autour du conte n'est pas une relation spectaculaire.

C'est un émerveillement partagé. Henri Gougaud souligne très justement que le conte n'est pas un art du spectacle mais un art de la relation.

N.M. : Quelle est l'importance des silences ?

B.B. : J'ai un jour assisté à un pari de conteurs. C'était un pari entre Nacer Khémir, Manfei Obin et Henri Gougaud, lors d'un voyage au Maroc. Chacun devait raconter l'histoire la plus forte de son répertoire pour voir lequel d'entre eux obtiendrait après son histoire le plus long silence. On a minuté les silences. Comment faire pour que cinq cents personnes soient tellement tétanisées par un récit qu'elles restent dans le silence ? On est très loin de ce qui se passe d'ordinaire dans un spectacle où c'est à l'intensité des applaudissements qu'on évalue la prestation. La force du conte est dans la trace silencieuse qu'elle va laisser en moi. Le conte est un art de la relation parce qu'il nous met en relation avec les grandes forces du monde. Il nous rappelle que l'univers parle un langage obscur qu'il nous faut décrypter. Il nous invite à d'autres modes de relation. Henri Pourrat disait que « le conte nous enseigne le savoir vivre vis-à-vis du monde invisible ». La fréquentation des contes fait qu'on est pris dans une dynamique vivante et chaleureuse. On ne peut plus établir aux autres, à celui qui nous précède ou qui nous suit dans la lignée, aux voix de l'univers, le même type de relation qu'auparavant. Au fond peut-être que ce que le conte nous enseigne, c'est une certaine disponibilité. Le conte m'oblige à accueillir. Je ne vois pas comment on pourrait s'ouvrir au conte sans laisser entrer le soleil.

N.M. : Le conte serait donc une clé ?

B.B. : Sans nul doute, et c'est pourquoi j'ai appelé mon livre *La clé des contes*. La clé des contes, ce n'est pas la clé qui permet d'accéder à des significations données une fois pour toutes. La clé des contes, c'est

une manière de prendre la clé des champs. C'est une invitation au vagabondage, à l'errance buissonnière mais c'est un vagabondage où l'on sait qu'à tous les détours du chemin, il y a des promesses de découverte.

N.M. : Grâce aux contes on peut se réconcilier avec la vie ?

B.B. : Je pense plutôt qu'on l'apprivoise, comme le petit Prince et le renard. On prête une attention nouvelle aux objets les plus minuscules. Depuis que je connais le conte qui explique pourquoi les haricots ont une couture noire sur le dos, je ne regarde plus les haricots de la même façon.

N.M. : Le conte peut être subversif ?

B.B. : Dans les régimes totalitaires, ce que l'on n'a pas réussi à verrouiller, c'est la parole. Qui va se targuer de pouvoir empêcher une rumeur de circuler ? Il y a quelque chose de fondamentalement libre, d'imprévisible dans la parole. On s'est aperçu que dans les prisons ou dans les camps il y avait des gens qui se récitaient des textes par cœur pour ne jamais être privés de leur dignité d'homme. Le conte merveilleux est subversif parce qu'il brouille les cartes. Si le héros le plus handicapé peut être roi demain, tout est possible.

N.M. : Quel est le conte qui fait sens dans votre vie ?

B.B. : Il n'y a qu'un conte qui ait compté pour moi, un seul que j'ai réclamé quand j'étais enfant, sans relâche, au risque d'épuiser l'entourage familial. De celui-là, je n'ai jamais parlé, je ne vous parlerai pas aujourd'hui. Mais dans une autre vie, peut-être ?

N.M. : Nous nous contenterons donc de ce précieux silence. Merci Bernadette Bricout.